

LE "BOOM" DU COTON DE 1982 A 1986

Bien que l'on considère le "boom" cotonnier du Sud-Ouest comme achevé, toutes ses conséquences sont encore loin d'être inventoriées. On ne multiplie pas les surfaces cultivées en coton par 8 en moins de 4 ans, comme ce fut le cas dans le secteur de Manombo, sans qu'il en reste quelque chose. Ainsi, il va sans dire que l'extension cotonnière s'est faite aux dépens de l'espace pastoral et donc, a porté atteinte à l'organisation sociale traditionnelle inconditionnellement liée à l'élevage bovin.

Ce "boom" du coton s'inscrit également dans l'héritage des "booms" de l'époque coloniale (pois du Cap, maïs, tabac, etc...). Ces mouvements traduisent le déséquilibre persistant d'une économie régionale qui navigue entre plusieurs seuils nommés croissance démographique, rareté du capital, précarité des entreprises, recherche du profit à court terme, pessimisme à moyen et long terme. L'autre particularité de ce "boom" est l'intégration de la culture de coton dans les stratégies de survie de la classe moyenne de Tuléar. On pourrait aussi signaler la volonté d'une bourgeoisie locale embryonnaire de trouver sa vraie place, enfin. Si, ailleurs elle se heurte à l'obstacle karana (commerçants Indo-Pakistanaï), elle semble échouer là devant les incontournables réalités économiques qui se résument en trois points : les contraintes naturelles, les impératifs d'une culture exigeante où la gestion doit être méticuleuse, la saturation du marché intérieur en coton-graine et la mauvaise conjoncture mondiale.

Pourtant, le plan mis en place par HASYMA (1) au début des années 80 était ambitieux mais bien conçu et, de 1982 à 1984, tout laisse penser qu'il pouvait réussir. Or, les premiers nuages apparaissent en 1985, et 1986 marque la fin d'un "boom" qui aura duré 4 ans.

Le plan cotonnier de HASYMA est dépassé.

Un "comité de coordination des activités du secteur cotonnier", géré par HASYMA mais intéressant toutes les étapes de la culture et de l'industrie du coton, y

(1) HASYMA (lit. "coton malgache"), Société d'Etat à 70 %, a succédé à la CFDT (Compagnie Française pour le développement des Textiles) en 1978. Elle assure toutes les étapes de la filière coton amont, de la mise en culture à l'égrenage. Aux débuts du "boom", son engagement financier l'assimilait même à un véritable bailleur de fond.

compris les entreprises textiles COTONA d'Antsirabe et SOTEMA de Majunga, établit un plan d'extension de la culture cotonnière en 1982. Avant 1988 - le financement n'étant débloqué qu'en 1983 - Madagascar devrait produire 45.200 t. et presque couvrir la consommation intérieure évaluée à 47.800 t. D'autres prévisions sont également faites quant à la production de tissus : les besoins nationaux seraient de l'ordre de 90 M. de mètres par an, tandis que les exportations pourraient atteindre 20 M. de mètres par an. Si en aval, c'est-à-dire au niveau industriel, le plan cotonnier a sur-estimé les potentialités réelles (par exemple, la SUMATEX de Tuléar a cessé toute activité en décembre 1985), il a par contre largement sous-estimé l'engouement pour la culture du coton, notamment dans le Sud. Il est vrai que HASYMA a établi de subtils montages financiers (avec la BTM (2) en particulier), bien structuré l'encadrement et apporté le maximum d'intrants nécessaires : semences, engrais, insecticides, matériels divers achetés par des particuliers et loués ensuite, etc... Enfin, l'élévation des prix à la production jusqu'à 285 FMG en 1986 (multipliée par 3 environs depuis 1980), a été déterminante. Bien sûr, cette fièvre du coton répond à d'autres facteurs que l'on s'efforcera de définir.

L'extension des superficies cultivées de 7.000 ha en 1982 à plus de 31.700 ha en 1986 (x 4,5), a coïncidé à la fois avec le recul relatif du paysannat au profit des planteurs privés et l'abandon progressif de la culture irriguée. (En paysannat, l'exploitation est inférieure à 10 ha).

| Superficies cultivées par année Paramètres | SUPERFICIES CULTIVEES EN HA | |
|--|-----------------------------|---------|
| | 1981-82 | 1985-86 |
| Paysannat | 6 200 | 21 700 |
| Planteurs privés | 600 | 10 100 |
| Acala irrigué | 4 300 | 4 400 |
| Stoneville pluvial | 3 700 | 27 300 |

Evolution du paysannat et des planteurs privés, des cultures irriguées du sud-ouest et pluviales, dans les périmètres cotonnières du sud-ouest de 1982 à 1986.

(Données arrondies; source : HASYMA)

Ce tableau est sans ambiguïté. Tout d'abord, le paysannat accroît considérablement ses superficies cultivées (3) mais la part du privés passe de 9 % à près du tiers.

Ces planteurs privés auxquels il faudrait peut-être associer les citoyens qui cultivent moins de 10 ha, devraient devenir majoritaires à moyen terme : en 1986-87, ils mettent en valeur 45 % des superficies cultivées totales, bien qu'en valeur absolue, ils soient en recul (- 43 %).

(2) La BTM ou litt. La Banque pour le Développement de l'Agriculture, nationalisée, complète l'encadrement financier de HASYMA auprès des planteurs privés (plus de 10 ha puis, après 1986, plus de 20 ha).

(3) Cf. infra. l'exemple du village de Beravy-Haut.

FIGURE 1
 LOCALISATION DES PERIMETRES COTONNIERS
 DANS LE SUD-OUEST MALGACHE
 (Classification par "zones" selon HASYMA)

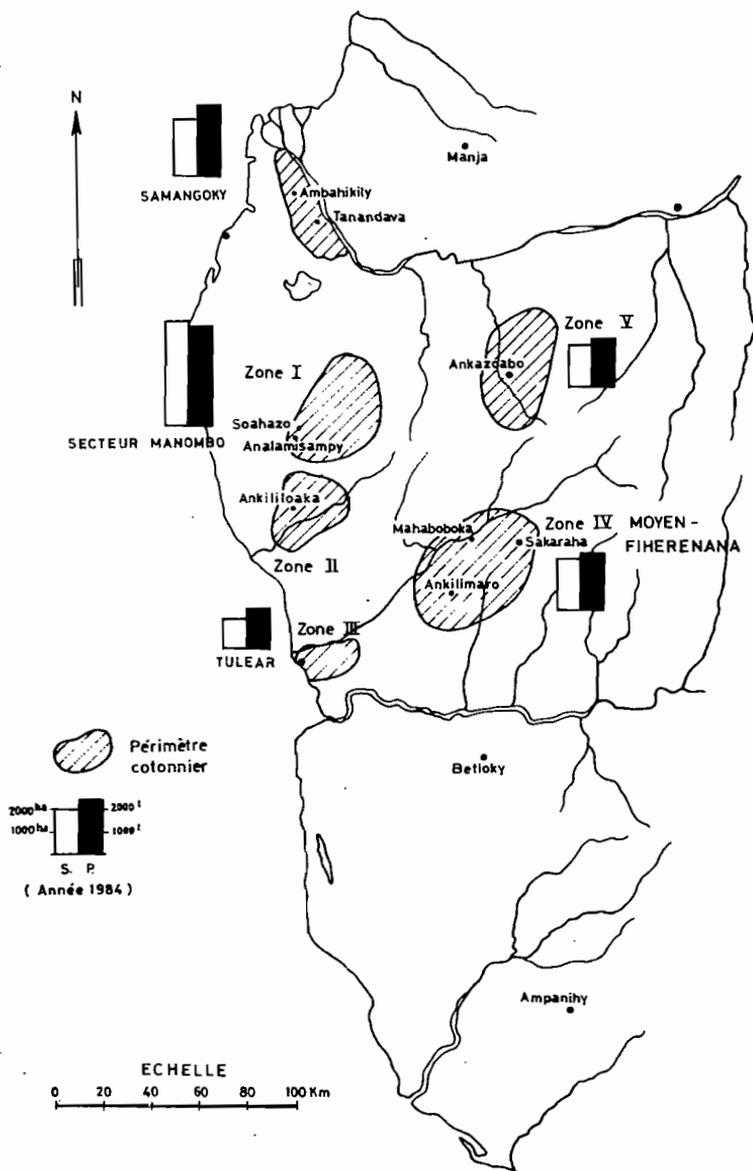
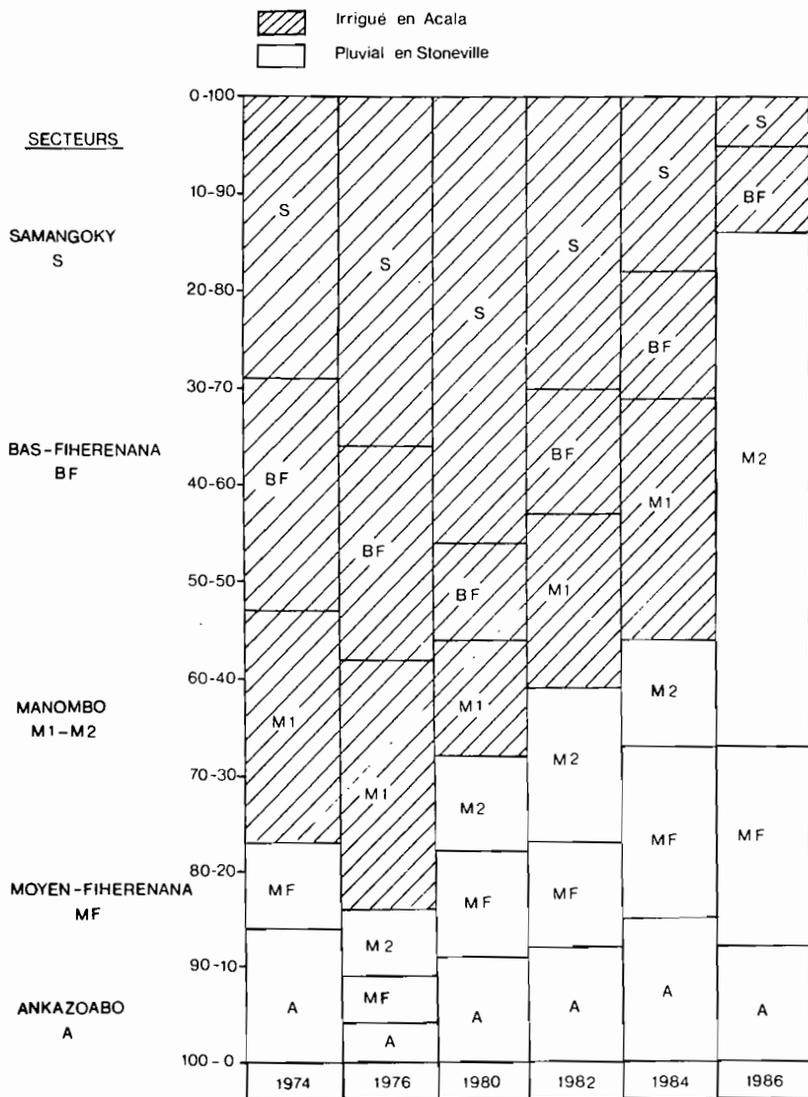


FIGURE 2 : VARIATIONS DES SUPERFICIES CULTIVEES EN COTON
DANS LE SUD OUEST SELON LES SECTEURS

(Source : HASYMA)



En deuxième lieu, ces données comparées de 1982 et 1986 montrent bien la nette prédominance actuelle de la culture pluviale qui concerne 23 % des superficies cotonnières en 1974, 46 % en 1982 et 86 % en 1986 (4).

Cependant, cet essor prodigieux des surfaces cultivées en coton ne s'est pas concrétisé au niveau des productions et des rendements, comme l'indique le tableau récapitulatif suivant (fig. 1 et 2).

Evolution de la culture du coton dans le sud-ouest de 1982 à 1986

| Données générales Zones HASYMA | 1981-1982 | | | 1983-1984 | | | 1985-1986 | | |
|--------------------------------------|-----------|------|-----|-----------|-------|-----|-----------|-------|-----|
| | S | P | R | S | P | R | S | P | R |
| Samangoky | 2100 | 1600 | 0,8 | 2200 | 2700 | 1,2 | 1650 | 1200 | 0,7 |
| Manombo | 2400 | 1600 | 0,7 | 4250 | 4200 | 1 | 16750 | 7400 | 0,4 |
| Tuléar | 900 | 700 | 0,8 | 1150 | 1700 | 1,5 | 2800 | 1900 | 0,7 |
| Moyen Fihereña | 800 | 700 | 0,9 | 2200 | 2400 | 1,1 | 6700 | 4000 | 0,6 |
| Ankazoabo | 800 | 900 | 1,1 | 1800 | 2000 | 1,1 | 3800 | 3600 | 0,9 |
| Sud-Ouest | 7000 | 5500 | 0,8 | 11600 | 13000 | 1,1 | 37000 | 18100 | 0,6 |

S: superficie en ha ; P : production en tonnes; R : rendement en t/ha données arrondies (source : HASYMA)

Ainsi les récoltes à l'hectare en 1986 se situent très largement en-dessous des seuils de rentabilité établis par les économistes de HASYMA.

| NATURE DE L'EXPLOITATION NATURE DES DEPENSES EN FMG | 1 HA LE PAYSANNAT | | 60 HA PLANTA- TION PRIVEE |
|--|----------------------|---------|------------------------------|
| | A | B | |
| Location matériel agricole | 39 000 | 39 000 | 51 000 |
| Produits,semences,transports, sacs, etc... | 106 000 | 106 000 | 109 000 |
| Main d'oeuvre | 84 000 | 20 000 | 80 000 |
| Frais financiers - Frais généraux | 2 000 | 2 000 | 39 000 |
| Tot.des frais culturaux | 231 000 | 167 000 | 279 000 |
| Seuil de rentabilité en Kg/ha | 800 | 600 | 1 000 |

Frais culturaux du coton à l'hectare en 1985 selon le type d'exploitation et établissement des seuils de rentabilité (FMG et Kg/ha).

A : paysannat n'utilisant pas de main-d'oeuvre familiale;

B : paysannat utilisant de la main-d'oeuvre non familiale uniquement pour les sarclages (source : HASYMA)

(4) Ainsi, à partir de 1985-86, on ne fait pratiquement plus de coton irrigué dans le secteur Manombo.

Les différences entre les seuils de rentabilité sont dues essentiellement aux paramètres main-d'oeuvre et frais généraux, ces derniers étant beaucoup plus lourds pour les planteurs privés qui ont des frais de gestion. Quoi qu'il en soit, le rendement moyen de 0,6 t/ha rend déficitaire toute exploitation de plus de 5 ha. Ainsi, les planteurs du secteur Manombo, qui n'ont obtenu qu'un rendement de 440 kg/ha ont théoriquement perdu 140 000 FMG à l'hectare. Or, paradoxalement, pour la saison 1986-87, c'est le paysannat qui voit ses superficies cotonnières se restreindre le plus : 13 700 ha contre 3 700 ha pour les planteurs privés. Pourtant, avec une moyenne par exploitant de 1,4 ha qui le situe en grande partie dans le groupe B (tableau précédent), le paysannat aurait dû mieux résister. Les raisons seraient de deux ordres. D'une part, beaucoup de petits agriculteurs jugent le coton très peu rentable. 1 ha de manioc ou de maïs, à fortiori de riz, rapporte beaucoup plus : de 3 à 5 fois plus en moyenne. D'autre part, beaucoup de paysans qui souhaitent continuer à cultiver du coton se font en quelque sorte subventionner par HASYMA. Il leur suffit de déclarer une production de misère et de vendre à un tiers l'essentiel de leur récolte à 150 FMG/kg. Il devient alors débiteur auprès de HASYMA mais encaisse 30 à 60 000 FMG à l'hectare. Devant de tels cas, HASYMA élimine autoritairement les paysans trop endettés, pour lesquels elle sait qu'elle ne récupérera jamais les sommes avancées. Il faut savoir qu'en 1985, le paysannat est débiteur de 150 Millions de FMG auprès de HASYMA et qu'en 1986, l'endettement sur la campagne de l'année se monte à 350 Millions de FMG.

Les planteurs privés ont des stratégies différentes. Toute autre culture, à grande échelle, est difficile et ceux qui deviennent débiteurs auprès de la banque BTM (200 Millions FMG en 1985), espèrent toujours se refaire. Par ailleurs, HASYMA qui ne les finance pas, n'intervient que très peu. Ces nouveaux planteurs qui traduisent parfois l'extension de la ville à la campagne, retiennent tout particulièrement notre attention .

Les aventuriers de l'or blanc

L'extension de la culture du coton parmi le paysannat est certes importante mais le phénomène majeur de ce "boom" du coton reste la naissance d'un groupe de nouveaux planteurs privés, original à plus d'un titre. Tout d'abord, sa croissance est remarquable : ils sont à peine 60 en 1983-84 à cultiver chacun plus de 10 ha de coton ; l'année suivante, ils sont au moins 280 (en fait, seuls 247 récoltent du coton). De 1982 à 1986, c'est donc la course vers les terres à coton - ou du moins à potentialités suffisantes - tant dans le secteur Manombo que dans celui du Moyen-Fiherenana (5). D'année en année, on cherche à cultiver le plus possible et à obtenir la confiance de la banque BTM. Ainsi, de 1984-85 à 1985-86, l'exploitation privée moyenne s'étend de 25 à 34 ha. Mais, si en 1984-85, quelque 250 planteurs sont financés par la BTM pour 1,25 MM. FMG, ils ne sont plus que 106 l'année suivante malgré l'accroissement des crédits portés à 1,75 MM. FMG. Finalement, une trentaine d'exploitations de plus de 100 ha fonctionnent en 1985-86, en accord semble-t-il avec les stratégies conjointes de la BTM et de HASYMA. Hormis les planteurs de peu d'envergure, souvent cultivateurs depuis assez longtemps et qui n'aspirent pas vraiment à dépasser les 20 ha de

(5) De mars à mai 1985, avec des étudiants du CUR de Tuléar et en collaboration avec HASYMA, on a procédé à l'enquête minutieuse (16 questions souvent complexes) de 84 planteurs, soit le tiers des planteurs privés résidant dans les secteurs Manombo et Moyen-Fiherenana.

coton (6), tous les planteurs souhaitent brûler les étapes et notamment ne pas respecter certaines normes établies par HASYMA. Ainsi, les nouveaux venus ne peuvent pas en théorie cultiver plus de 10 ha de coton la première année en 1984-85 et plus de 20 ha en 1985-86, faute de quoi HASYMA et la BTM leur refuseraient tout agrément. Certains contournent le problème en déclarant des terres au nom de leur femme ou de leurs enfants ; d'autres créent des sociétés de polyculture puis forcent la main des responsables. Cet impératif de HASYMA qui entend ainsi éliminer les planteurs non sérieux, est en fait le seul frein jusqu'en 1985 qui explique l'extension limitée des plantations privées :

| Taille de l'exploitation | Pourcentage des planteurs |
|--------------------------|---------------------------|
| 10 - 15 ha | 68 % |
| 20 - 30 ha | 22 % |
| 35 - 50 ha | 5 % |
| 55 - 80 ha | 3 % |
| 85 - 120 ha | 1 % |
| plus de 125 ha | 1 % |

Répartition des exploitations des plantations privées en 1984-1985.

(source : enquête personnelle)

On comprend d'ailleurs mieux la croissance progressive des plantations privées dont 73 % d'entre elles sont postérieures à 1980 et 50 % créées seulement en 1984-85 :

| ANNEES | 1980-81 | 81-82 | 82-83 | 83-84 | 84-85 |
|--------------------------|---------|-------|-------|-------|-------|
| Superficie moyenne en ha | 7,4 | 8,5 | 9,4 | 10,4 | 20, 8 |

Evolution de la taille moyenne des plantations

(source : enquête personnelle)

Ce n'est qu'en 1986-87, à la suite des résultats très médiocres de la campagne précédente, que HASYMA laisse les planteurs s'installer comme ils le souhaitent, sachant très bien que la BTM qui les finance est plus stricte chaque année.

(6) Quelques planteurs accroissent leurs superficies cotonnières sans s'adresser à la BTM, tels que cet exploitant tandroy d'Andamoty (Sud Vineta, sur la RN 10) qui semble plutôt intégré au paysannat.

Ces planteurs sont loin d'appartenir tous aux classes d'âges jeunes ; plus de 50 % d'entre eux ont plus de 40 ans et même, 17 % sont âgés de plus de 60 ans. Ils sont une minorité à être des agriculteurs de profession, 55 % exerçant une activité à la ville; en fait, c'est la profonde originalité de ces planteurs.

| Profession à l'origine | Pourcentage de planteurs |
|---------------------------|--------------------------|
| Agriculteurs d'origine | 45 % |
| Entrepreneurs-commerçants | 12 % |
| Transporteurs | 9 % |
| Employés de bureau | 8 % |
| Enseignants | 9 % |
| Ouvriers | 9 % |
| Militaires-Policiers | 2 % |
| Etudiants | 1 % |
| Retraités | 2 % |

Activités professionnelles des planteurs de coton
(Source : enquête personnelle)

Par ailleurs, ces non-agriculteurs résident surtout à Tuléar pour près de 60 % d'entre eux et, pour la plupart, cultivent le coton la première fois l'année même de l'enquête (1985). Or, ces citadins qui en quelque sorte diversifient leurs activités en devenant agriculteurs, ne traduiraient pas un mouvement de main-mise urbaine sur la campagne. Le groupe des commerçants-entrepreneurs et des transporteurs, avec une moyenne de 10 salariés permanents par exploitation, constitue l'exception. Tous les autres citadins, appartenant à la couche moyenne, se contentent d'un gardien-surveillant chacun sur leur exploitation. Sans aucun doute, il ne s'agit pas pour eux de réaliser des super-profits mais simplement d'arrondir des fins de mois difficiles. Entre les citadins, petits fonctionnaires, employés, etc., qui ont souvent une seconde activité informelle à Tuléar - c'est fréquemment leurs femmes qui exercent des petits métiers très peu lucratifs - et ces nouveaux planteurs de coton issus de la même couche sociale, les différences sont minces. On pourrait considérer qu'il existe un secteur informel suburbain, en admettant toutefois que le suburbain s'étende à 70-100 Km de la ville. Précisons que le gouvernement, au début de 1987, a officiellement donné le samedi aux fonctionnaires (la semaine anglaise) afin qu'ils puissent cultiver leurs lopins de terre, obligatoirement éloignés des villes et nécessitant donc au moins une absence de deux jours. L'enquête a révélé qu'un agriculteur sur 4 réside moins de 10 jours par mois dans son exploitation. Un responsable de HASYMA évoque, non sans humour, "les planteurs par correspondance".

Alors que le paysannat accepte plus ou moins de cultiver le coton de manière moderne, ces planteurs suivent à la lettre les recommandations de HASYMA (7) :

- culture mécanisée et attelée avec une légère préférence pour la première (en paysannat, 75 % des surfaces se font au contraire en culture attelée) ;

(7) Le rôle des encadreurs de HASYMA est d'autant plus important que beaucoup de planteurs n'ont jamais été agriculteurs avant de faire du coton. Les planteurs enquêtés insistent donc sur ce rôle de HASYMA qu'il juge aussi important que celui qu'il joue dans la location du matériel agricole (tracteurs surtout).

- matériel agricole abondamment utilisé : 40 % possèdent une charrue;

- la quasi-majorité utilise des engrais (urée : 78 planteurs sur 84, soit 135 kg/ha ; sulfate : 23 planteurs sur 84, soit 128 kg/ha et phosphate : 60 planteurs sur 84 soit 159 kg/ha) et tous font des traitements phytosanitaires par ULV (1 % par avion), à raison de 9 fois pendant le cycle cultural du coton.

L'utilisation des intrants comme celle de la main-d'oeuvre permanente, met donc en valeur l'origine plus "populaire" des planteurs de Tuléar. Certes, les riches, très minoritaires, possèdent souvent un tracteur mais la majorité pratique par exemple davantage la culture attelée.

Sans revenir sur les motivations profondes qui mobilisent ces planteurs, on peut cependant rappeler leur confiance aveugle dans les rapports cotonniers : en 1985, 1 an avant la fin du "boom", tous jugent le coton comme la culture la plus rentable. Très peu d'ailleurs (moins de 20 %) souhaitent, à cette époque, diversifier leurs cultures à l'exception bien sûr des agriculteurs de profession. Enfin, si les planteurs les moins aisés, résidant à Tuléar, utilisent surtout leurs revenus pour couvrir des frais de première nécessité (les études des enfants par exemple, l'habillement, etc...), beaucoup parmi eux envisagent l'extension motorisée de leurs entreprises, voire de constituer ou d'agrandir le troupeau familial. A ce propos, l'achat de boeufs est le but d'1 planteur sur 3 ; viendrait ensuite l'achat d'une charrette, ce qui met en évidence l'épineux problème des transports, notamment celui de l'acheminement du coton-graine à l'usine d'HASYMA.

Il n'empêche que l'optimisme des planteurs n'est pas fondé et que la plupart d'entre eux, en 1986, ont recours à des procédés douteux pour limiter leurs pertes ou accroître leurs gains.

Les raisons profondes d'une spéculation avortée.

L'année 1986 se termine assez mal. Outre un climat passablement tendu au sein de HASYMA, le financement de la campagne n'est pas complètement assuré. HASYMA ne peut se porter acquéreur de toute la production dans les temps impartis. Des paysans et quelques petits planteurs las d'attendre ou rencontrant eux-mêmes des difficultés financières, vendent leur production à des tiers 150 FMG/kg au lieu de 285 FMG/kg.

Ce climat malsain signale un état de crise et précède le reflux actuel déjà évoqué. La culture du coton est remise en cause ou, en d'autres termes, le "boom" du coton s'achève.

En mai 1985, à l'occasion d'une conférence à Tananarive (**Madagascar-Matin**) du 1er juin 1985), nous avons évoqué la nature de ce "boom". le 5 Juin (**Madagascar-Matin**), la Direction Générale de HASYMA nous a répondu en termes très véhéments en 3 points (8) :

(8) Témoin cette dernière phrase de l'article signé par la Direction Générale de HASYMA : "Et nous pouvons vous assurer que pour nous, il ne s'agit pas là d'un simple sujet de thèse". Finalement, pour l'avenir du développement régional, nous aurions préféré nous tromper.

- Déjà, "ce qui apparaît actuellement comme un "boom" pour les profanes, est en fait le résultat d'un travail de longue haleine qui date de 1978".

- Par ailleurs, la culture du coton ne serait pas "exigeante" : "le résultat actuel est le fruit de l'assimilation de la technique culturale du coton".

- Enfin, depuis l'extension-cotonnière, "il n'y a jamais eu autant de manioc, de maïs ou de pois du Cap" ; on insiste alors sur la notion de "complémentarité" du coton et des cultures vivrières.

Sans répondre à notre tour à ces affirmations bien légères, nous allons cependant démontrer que les certitudes de HASYMA sont bien vaines.

En premier lieu, la chute des rendements (rappel : 0,6 t/ha en 1986), pour peu que l'on puisse les considérer comme exacts, s'explique très bien. Le choix manifeste de la culture pluviale en Stoneville est dangereux. Dans la zone II d'Ankililoaka où, en Acala irrigué, on a atteint 1,3 t/ha en 1974 et 1976, on n'obtient même pas 0,5 t/ha en 1986 et les 0,4 t/ha des planteurs privés semblent dérisoires. Certes, d'aussi bas rendements ont existé en Acala mais nullement dans le cadre d'un plan de développement aussi élaboré que celui de HASYMA. Le climat du Sud-Ouest est capricieux, on l'a vu, et tant dans le Bas-Manombo que dans le Moyen-Fiherenana, les 600 mm annuels bien répartis ne sont pas assurés (et l'année 1985-86 a été, sur le plan des pluies, relativement bonne !). La lutte anti-parasitaire, même bien conduite - or, il y a eu des lacunes - est insuffisante lorsque l'on est incapable d'enrayer l'extension d'une cochenille "inattendue" qui, en 1986, aurait limité la production de 25 %. Quant au problème de main-d'oeuvre, il n'est pas résolu. Il semble ainsi qu'il soit responsable de beaucoup de déboires des planteurs privés. Le démariage et le sarclage au moins, opérations délicates qui ne souffrent aucun retard, requièrent une main-d'oeuvre saisonnière considérable. En théorie, pour une journée de sarclage et pour les quelque 9 400 ha cultivés par les planteurs privés en 1986, il faut plus de 120 000 personnes mobilisées en même temps : est-ce possible ? Les planteurs enquêtés en 1986 qui disposent d'un peu plus de 1 700 ha, semblent prévoir 10 fois moins de salariés temporaires *kibaroa* qu'il serait nécessaire. Outre le fait que jamais une telle main-d'oeuvre n'est disponible, l'installation des planteurs est souvent conflictuelle vis à vis des agro-éleveurs locaux : l'accord avec les Présidents de *fokonolona* (9), quand il a lieu, est souvent le résultat d'une transaction douteuse (et personnelle) et les terrains de parcours *toets'aombe* sont pratiquement jamais respectés ; non seulement, la situation de ces planteurs peut apparaître comme précaire mais il leur est tout à fait impossible de compter sur une main-d'oeuvre locale qui a également ses propres occupations agricoles.

Justement, la concurrence du coton et des cultures vivrières ainsi que le comportement du paysannat, ne sont pas des points d'ancrage de la culture cotonnière. La montée des prix des produits vivriers en 1985 et 1986 est l'une des conséquences de l'abandon partiel des cultures traditionnelles au profit de celle du coton. L'assimilation des revenus cotonniers au *drala mafana* tel que l'on peut le mettre en évidence également pour le riz, est une autre donnée essentielle. Le coton, comme le riz, n'est pas une véritable culture de rente : son aspect spéculatif demeure

(9) Le *Fokonolona* correspond à une communauté villageoise ; c'est la cellule de base officielle des Collectivités Décentralisées.

fondamental. L'agriculteur y trouve en effet l'avantage exceptionnel et nouveau de disposer rapidement, c'est-à-dire au moment de la récolte, de fortes sommes d'argent qu'il dépense également très vite ; les coûteuses cérémonies de prétexte telles que les *bilo* (10) sont fréquentes en Masikoro. En outre, il lui reste toujours suffisamment d'argent pour acheter des bœufs et pourtant, il ne faudrait pas croire qu'il les conserve longtemps. D'ailleurs, achetés en juin-juillet 50 000 FMG la tête (jeunes *vositse*), ils sont revendus 30 000 FMG en décembre-janvier pour payer les labours. L'attrait du coton ne dure que le temps des hauts revenus qu'il procure. Aujourd'hui, le riz semble beaucoup plus intéressant pour l'agriculteur, mais le manioc et le maïs ne sont pas sans avenir.

HASYMA semble avoir compris un peu tard les facteurs réels du succès du coton. Le paysannat ne pratique cette culture, dans son ensemble, que s'il perçoit des revenus conséquents et nets de tout reversement. C'est ainsi que, très souvent, il cherche à ne pas rembourser les frais culturaux avancés par HASYMA. Cette dernière a donc dû changer sa politique : désormais, elle n'avance que les produits (engrais, insecticides) et laisse les cultivateurs payer toutes les opérations culturales telles que les labours ou la main-d'œuvre du sarclage. Certes, HASYMA perd moins d'argent mais une double conséquence est perceptible : le paysannat abandonne souvent le coton ou contracte avec un tiers des rapports de métayage. Dans ces conditions, il paraît probable que la grande extension du coton en paysannat soit désormais terminée.

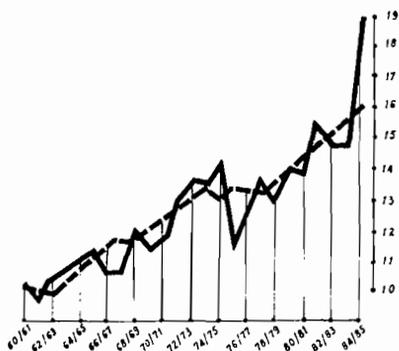
Au niveau des planteurs privés, la situation n'est guère meilleure. L'assistance bancaire est également conditionnelle et sujette à des contrôles. On attend que le planteur ait fait les labours pour débloquer les crédits dont les taux d'intérêts annuels tournent autour de 23 %, et on peut à tout moment les suspendre si la culture cotonnière est mal suivie. Cependant, la BTM doit regretter de ne pas avoir donné suite aux demandes de financement de quelque 1200 planteurs (surface supérieure à 5 ha) en 1985-86, qui visaient à développer le maïs, le manioc, les arachides, le pois du Cap (11), etc... La non-diversification de la production agricole qui s'est notamment traduite en 1986 par son insuffisance générale, génératrice de pénurie et d'inflation, est aussi l'une des causes de l'échec du coton. En fait, aux côtés des petits planteurs du week-end qui se retrouvent parfois dans la situation du paysannat, les grands planteurs qui disposent de plus en plus de terres semblent faire feu de tout bois : pour eux, le coton devient un moyen de contrôler la terre et toutes les productions agricoles sur lesquelles ils spéculent de plus en plus. Dans une certaine mesure, ce serait une réelle tentative de main-mise urbaine sur la campagne mais elle est toute récente (1986). Elle serait le fait de bourgeois indiens et malgaches, d'ailleurs souvent associés.

Le climat spéculatif actuel où toute opération économique répond obligatoirement à une perspective de hauts revenus à très court terme, n'est plus favorable au coton dès 1986. Le marché intérieur est saturé et les débouchés compromis. La baisse

(10) Cérémonie traditionnelle de guérison exigeant un sacrifice rituel *soro*.

(11) Ce n'est pas bien sûr la première fois que les Banques sont sollicitées par des agriculteurs ou des futurs planteurs pour le financement de leur campagne. Toutefois, les échecs de 1973 et de la fin des années 70 pour les arachides, rendent très prudente la BTM, seule habilitée aujourd'hui à octroyer des prêts agricoles. Ceux-ci, pour le coton, se font par l'intermédiaire d'un compte bancaire et HASYMA doit payer le planteur avec un chèque barré qui limite les dissimulations mais permet à la banque de récupérer ses fonds. Mais les ventes incontrôlées à des tierces personnes permettent d'échapper au strict contrôle bancaire.

FIGURE 3 : LES ASPECTS INTERNATIONAUX DE LA CULTURE DU COTON

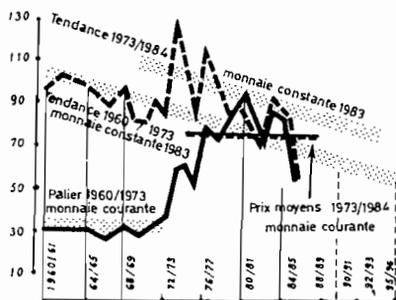


a) PRODUCTION ET CONSOMMATION MONDIALES DE COTON FIBRE
(millions de tonnes)

Les campagnes colonnières vont du 1 Aout au 31 Juillet

Source : BIRD-Ministère US de l'Agriculture

— Production
- - - Consommation



b) EVOLUTION DES COURS DU COTON FIBRE
(Index "A" C.A.F./Europe Nord Ouest)

Source : C.C.C.E

— En monnaie courante
- - - En monnaie constante

constante des revenus urbains porte atteinte au budget habillement des citoyens dans toute l'île. Les tissus imprimés et les vêtements se vendent très mal, surtout quand la frippe importée concurrence la confection locale. Dans ce contexte mais aussi pour des raisons plus complexes, la SUMATEX ferme en décembre 1985. Les besoins nationaux en coton-fibre se réduisent et HASYMA, vis-à-vis de laquelle justement la SUMATEX est fortement débitrice, diffère ses achats aux dépens des producteurs de coton-graine. La BTM qui la cautionne hésite à libérer des fonds.

A cette crise très grave du marché intérieur où, par exemple, la plupart des vendeurs *karana* de tissus sont au bord de la faillite dès fin 1986 (endettement massif auprès des banques), s'ajoute le marasme du marché international. La figure 3 montre à la fois la hausse constante de la production mondiale suivie désormais d'assez loin par celle de la consommation et surtout, la tendance à la baisse des cours mondiaux du coton (12). En 1986, HASYMA a dû vendre son coton-fibre deux fois moins cher que son pris de revient, de même qu'elle a bradé les graines de coton aux japonais (13). Bien sûr, il serait absurde d'écrire, comme L. ZECCHINI pour le Tchad (*Le Monde* du 15 mars 1986), que "l'effondrement de la filière coton menace la stabilité de l'Etat". Déjà, les problèmes sont régionaux et ensuite, le "boom" du coton n'est qu'un épisode de la vie économique du Sud-Ouest.

L'extension notable de toute culture ne porte-t-elle pas de rudes coups aux activités pastorales au sein de ce Bas-Masikoro ? Les bonnes terres fertiles sont malgré tout assez rares et surtout, en dehors du couloir Manombo-Befandriana Sud proprement délimité et le glacis de Beravy, il ne resterait plus que les maigres pâturages forestiers pour le troupeau local. Au Sud d'Ankililoaka, bien mis en valeur depuis longtemps, l'élevage est limité ; il pourrait en être de même au Nord. Certes, les surfaces cotonnières qui ont atteint leur maximum en 1986 sont aujourd'hui réduites au tiers, mais il est probable que les nouvelles terres cultivées, tenues de plus en plus par des citoyens néo-ruraux et une bourgeoisie "conquérante" issus de Tuléar, ne reviennent plus aux terrains de parcours, le manioc ou le maïs se substitue alors au coton. En quelque sorte, le "boom" cotonnier qui traduit un échec pourrait bien être le prétexte à une mutation du milieu rural qui se ferait aux dépens de l'élevage.

(12) La hausse de la production mondiale est surtout imputable aux Chinois qui deviennent même exportateurs. Cet excédent et la chute du dollar expliquent celle des cours.

(13) On peut s'étonner que HASYMA ait refusé d'écouler cette production sur le marché intérieur (huileries d'Imerina) très demandeur.

AOMBE 1

ELEVAGE ET SOCIETE

ETUDE DES TRANSFORMATIONS
SOCIO-ECONOMIQUES
DANS LE SUD-OUEST MALGACHE :

L'EXEMPLE DU COULOIR D'ANTSEVA



E R A 1987

Michèle FIELOUX - Jacques LOMBARD

EDITEURS SCIENTIFIQUES

M.R.S.T.D.

O.R.S.T.O.M.

SOMMAIRE

| | |
|---|----|
| 1. M. FIELOUX, J. LOMBARD AVANT-PROPOS | 9 |
| 2. J.M. HOERNER LE "BOOM" DU COTON DE 1982 A 1986 | 13 |
| 3. J. LOMBARD, J.R. SÔLO LES STRATEGIES DE DEVELOPPEMENT DES NOU- VEAUX PLANTEURS DANS LE COULOIR D'ANTSEVA | 27 |
| 4. L. RAKOTOMALALA REFLEXION SUR LA NOTION D'ESPACE PASTORAL DANS LES SUD-OUEST DE MADAGASCAR | 43 |
| 5. L. RAKOTOMALALA LA PARTIE SEPTENTRIONALE DU COULOIR D'ANTSEVA : LE PROBLEME DES RAPPORTS ENTRE L'AGRICULTURE ET L'ELEVAGE | 53 |
| 6. M. FIELOUX, L. RAKOTOMALALA DEVELOPPEMENT AGRICOLE ET TRANSFORMA- TION DES TERRITOIRES PASTORAUX | 61 |
| 7. E. FAUROUX - (Travail collectif sous la direction de) LES NOUVEAUX PATURAGES FORESTIERS DE LA REGION DE SALARY | 85 |

| | |
|--|-----|
| 8. M. FIELOUX, J. LOMBARD LA FETE DE L'ARGENT OU LE "BILO" DU COTON | 133 |
| 9. M. FIELOUX FEMMES, TERRE ET BŒUFS | 145 |
| 10. D. RAZAFIMANANTSOA LA COMMERCIALISATION DES BOVIDES DANS LE SUD-MANOMBO | 163 |
| 11. A. ANDRIAMBOLOLONA, L. RAKOTOMALALA COMMERCIALISATION DES PRODUITS VIVRIERS, 1986-1987 | 179 |
| 12. ANNEXES | 189 |
| 13. BIBLIOGRAPHIE | 207 |
| 14. LEXIQUE DES TERMES MALGACHES | 215 |

CARTES ET PLANS

| | | |
|--|---|----|
| - Figure 1 | : Le couloir naturel d'Antseva | 8 |
| LE "BOOM" DU COTON DE 1982 A 1986 | | |
| - Figure 1 | : Localisation des périmètres cotonniers dans le Sud-Ouest Malgache. (Classification par "Zone" selon HASYMA) | 15 |
| - Figure 2 | : Variations des superficies cultivées en coton dans le Sud-Ouest selon les secteurs. | 16 |
| - Figure 3 | : Les aspects internationaux de la culture du coton | 24 |
| LES STRATEGIES DE DEVELOPPEMENT DES NOUVEAUX PLANTEURS DANS LE COULOIR D'ANTSEVA | | |
| - Superficies cultivées en coton et nombre de nouveaux planteurs par Firaisam-pokontany (ex-canton) dans le couloir d'Antseva. | | 29 |
| - Répartition des planteurs de coton par catégorie d'exploitation. ... | | 31 |
| REFLEXION SUR LA NOTION D'ESPACE PASTORAL DANS LES SUD-OUEST DE MADAGASCAR | | |
| - Figure 1 | : Présentation générale du Sud-Ouest de Madagascar | 44 |
| - Figure 2 | : Schéma typique de l'espace pastoral dans le Sud-Ouest Malgache. | 45 |
| - Figure 3 | : Les espaces pastoraux du Sud-Ouest de Madagascar | 48 |
| - Figure 4 | : Manantsa (espace pastoral et mouvements des troupeaux). | 50 |
| LA PARTIE SEPTENTRIONALE DU COULOIR D'ANTSEVA : LE PROBLEME DES RAPPORTS ENTRE L'AGRICULTURE ET L'ELEVAGE | | |
| - Figure 1 | : Le couloir d'Antseva (présentation générale) | 54 |
| DEVELOPPEMENT AGRICOLE ET TRANSFORMATION DES TERRITOIRES PASTORAUX | | |
| - Carte 1 | : Ampihamy et Beravy-Haut (couloir d'Antseva, Situation géographique). | 62 |
| - Carte 2 | : Evolution d'un territoire (du toets'aombe classique à l'espace agro-pastoral). | 64 |

| | | |
|---|---|-----|
| - Carte 3 | : Le territoire d' Ampihamy (avant le boom du coton, sept. 1986). | 69 |
| - Carte 3 bis | : Le territoire d' Ampihamy (après le boom du coton) sept. 1986. | 70 |
| - Carte 4 | : Le toets' aombe d' Ambatomainty-Andreforefo (Sud-Ouest d' Ampihamy). | 72 |
| - Carte 5 | : Beravy-haut (avant le boom du coton)..... | 74 |
| - Carte 5 bis | : Beravy-haut (après le boom du coton sept.1986) | 75 |
| - Carte 6 | : Migration des troupeaux (Beravy Haut et Ampihamy)..... | 77 |
| - Carte | : Evolution de l'espace pastoral à Beravy-Haut. | 78 |
| - Carte 8 | : Le clan Valiantsoa (d' Ambarobe à l'actuel Beravy-Haut)..... | 80 |
| - Carte 9 | : Beravy-Haut (répartition spatiale des groupes claniques). | 81 |
| | - Les parcs et la division du troupeau (clan Valiantsoa) Beravy-Haut, sept. 1986. | 82 |
| LA COMMERCIALISATION DES BOVIDES DANS LE SUD-MANOMBO | | |
| - Figure 1 | : Entrées et sorties des bovidés en 1985 pour chaque Fokontany. | 169 |
| - Figure 2 | : Ventilation des bovidés commercialisés dans le Sud Manombo en 1985. | 173 |
| - Figure 3 | : Marché d' Ankililoaka et d' Ankilimalinika en 1985 (variations mensuelles des bovidés vendus par catégorie). | 174 |
| COMMERCIALISATION DES PRODUITS VIVRIERS, 1986-1987 | | |
| - Croquis 1 | : Le marché hebdomadaire d' Ankililoaka | 183 |
| ANNEXE 3 | | |
| - Plan de Salary (village), juillet 1986. | | 200 |
| - Organisation spatial du quartier d' Amboanio II et d' une maison Vezo Salary (juil. 1986). | | 201 |
| - Plan schématique de la grotte de Salary. | | 204 |